

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

CAPITALOCÈNE

Perelman, Mariano

Université de Buenos Aires

Date de publication : 2025-07-01

DOI : <https://doi.org/10.47854/36yw2198>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Au cours des dernières décennies, les débats sur les transformations planétaires – climatiques, géologiques et spatiales – se sont intensifiés, soulevant des questions sur la meilleure façon de conceptualiser ces changements. Entrons-nous dans une nouvelle ère géologique ?

Dans les années 1990 est apparu le terme *Anthropocène*, popularisé au début des années 2000 par Crutzen et Stoermer (2000), terme inventé pour indiquer à quel point l'activité humaine est devenue une force dominante, au point de façonner la planète (Candau 2018). Le concept de *Capitalocène* est ensuite apparu comme une réponse critique à celui d'Anthropocène, remettant en question les hypothèses universalistes de ce dernier. Les critiques soutiennent que le concept d'Anthropocène a tendance à attribuer aux « humains » dans leur ensemble la responsabilité des transformations planétaires, obscurcissant ainsi les conditions historiques et structurelles inégales qui ont conduit à la dégradation de l'environnement. Par ailleurs, on reproche souvent à ce terme d'être flou, notamment en ce qui concerne sa périodisation et la transition depuis l'Holocène.

Alors que l'Anthropocène a gagné en popularité dans le discours universitaire et public, ses détracteurs font du capitalisme – et non de l'humanité en général – le principal agent du changement planétaire. Jason W. Moore, une figure clé de la popularisation de ce terme, soutient que si la notion d'Anthropocène a pu sonner l'alarme, « elle ne peut pas expliquer comment ces changements alarmants se sont produits » (Moore 2016 : 4). Dans le même ordre d'idées, Latour soutient que le concept de Capitalocène « est un moyen rapide d'attribuer une responsabilité à ceux à qui elle incombe » (Latour 2017 : 40).

Selon Moore (2017), le Capitalocène ne doit pas être compris comme débutant avec la révolution industrielle – comme on le propose souvent pour l'Anthropocène – mais avec l'essor d'un nouveau mode d'organisation de la nature au début de la période moderne. Cette transformation, soutient-il, a commencé avec Colomb et elle comprenait la conquête et la colonisation des Amériques, le développement des marchés mondiaux des produits de base (comme le sucre), la traite transatlantique

des esclaves et les innovations dans l'agriculture. Ces changements ont constitué une nouvelle *écologie mondiale* définie par l'enchevêtrement de l'accumulation du capital et de la domination impériale. Pour Moore (2017), le capitalisme n'est pas simplement un système économique, mais un mode plus large de pouvoir, de reproduction et de profit, enraciné dans l'appropriation systématique de « natures bon marché » – humaines et non humaines. Le capitalisme fonctionne à travers des « îlots de production et d'échange de marchandises » intégrés dans de vastes « océans » de vie et de matières potentiellement exploitables.

Cette dynamique, soutient Moore (2016), a créé un « réseau de vie » planétaire qui a fait de la nature une source d'intrants bon marché, conduisant finalement à des changements écologiques à grande échelle. S'appuyant sur ce point de vue, McBrien (2016) décrit le Capitalocène comme un *Nécrocène*, une époque fondamentalement structurée par la mort. De ce point de vue, l'accumulation capitaliste repose sur l'extinction systémique – des espèces, des écosystèmes et des modes de vie. Comme le dit McBrien (2016 : 116), « le capital ne vole pas seulement le sol et le travailleur, comme l'observe Marx ; il nécrose la planète entière ».

Le Capitalocène devient ainsi un concept clé au sein des traditions marxistes et néo-marxistes qui cherchent à mettre en évidence l'injustice environnementale en encadrant la crise écologique à travers le prisme du matérialisme historique. Il contribue à l'approche de l'*écologie-monde*, qui dissout la frontière conceptuelle entre la société et la nature, en mettant l'accent sur la constitution conjointe des processus écologiques et politico-économiques (Arons 2023). Ce cadre interroge la manière dont le pouvoir, le travail et la production de valeur sont ancrés dans le monde naturel, offrant une analyse historiquement située du changement environnemental.

Néanmoins, certains chercheurs doutent que le capitalisme soit le seul cadre explicatif de la crise planétaire. Haraway (2020) signale que le terme *Capitalocène* peut être considéré comme trop politisé, bien qu'elle et Tsing (2021) soutiennent qu'une telle politisation est à la fois inévitable et nécessaire. Leurs interventions attirent l'attention sur les risques épistémologiques qu'il y aurait à subsumer les transformations écologiques mondiales en un seul récit explicatif. Elles invitent à porter une plus grande attention à la multiplicité des forces croisées – telles que le colonialisme, le patriarcat et le racisme – qui ont provoqué la dégradation de l'environnement.

Dans le même ordre d'idées, Chakrabarty (2017) met en garde contre les lectures trop déterministes du rôle du capitalisme dans le changement climatique. Il suggère que la transformation écologique devrait être comprise comme un processus de longue durée, façonné par un assemblage complexe d'activités humaines, dont les racines remontent à plus de 10 000 ans. Il souligne que le dépassement écologique contemporain – particulièrement intensifié depuis l'après-Seconde Guerre mondiale – doit être contextualisé dans le cadre de modèles plus larges d'habitation planétaire.

En Amérique latine, des chercheurs comme Ulloa (2017) avancent une critique complémentaire, soulignant que les transformations environnementales doivent être analysées à l'aune des inégalités politiques et économiques inhérentes au capitalisme mondial. Cela exige un passage de l'extractivisme comme entité unique à la reconnaissance d'ontologies et d'épistémologies alternatives qui honorent la diversité des relations territoriales et écologiques.

Le Capitalocène, en particulier lorsqu'il est utilisé comme explication historique, s'engage dans des dialogues paradoxaux. D'une part, il est enraciné dans une pensée écologique néo-marxiste et critique. D'autre part, il invite à la critique des hypothèses modernistes qui sous-tendent le capitalisme lui-même. Kazic (2022) souligne que si le marxisme met l'accent sur le rôle de la nature – en particulier de l'agriculture – dans le développement sociétal, il reproduit également certaines binarités modernistes. Le Capitalocène nécessite donc de repenser la modernité elle-même, faisant écho à l'argument de Latour (2010) selon lequel la modernité est fondée sur la « purification » des domaines ontologiques, en séparant les humains des non-humains.

Ces intersections théoriques créent diverses applications conceptuelles et pistes de recherche. Que peut offrir le concept de Capitalocène à l'anthropologie ?

L'engagement anthropologique avec le Capitalocène met la discipline au défi de repenser les catégories analytiques au-delà des limites du « social », ou, autrement dit, se concentrer sur le Capitalocène implique de repenser les dimensions analytiques au-delà de ce qui est traditionnellement considéré comme « le social ». Ce « don empoisonné » (Latour 2014) représente un cheminement en cours de développement en anthropologie, nécessitant une reconsidération des objets, de leurs relations et de leurs temporalités.

L'un des principaux défis des études anthropologiques du Capitalocène – et par extension, de l'Anthropocène – est de savoir comment rendre compte ethnographiquement des processus qui opèrent simultanément de l'échelle mondiale jusqu'à l'échelle microsociale. Une question pressante demeure dans les travaux sur le sujet : *comment remplissons-nous ethnographiquement* (Rockwell 1987) *le Capitalocène* ? En d'autres termes, quelles méthodologies et quels outils d'analyse nous permettraient de rendre visibles les opérations planétaires du capitalisme à travers la pratique ethnographique ? Quels acteurs, pratiques et situations font partie de l'enquête anthropologique ?

Des travaux récents en anthropologie ont relevé ce défi. Certaines approches informées par le Capitalocène problématisent la division entre acteurs humains et non-humains (Tsing 2021) ou prônent une anthropologie multi-espèces (Casanova et Vera Cortés 2022). Povinelli (2016), par exemple, introduit le concept de *pouvoir géontologique* pour décrire les nouvelles configurations à travers lesquelles le libéralisme se manifeste à l'échelle mondiale. Son cadre explore l'intensification de la tension entre *geos* (non-vie) et *ontologie* (être) sous la gouvernance libérale tardive. Au cœur de cette perspective se trouve ce qu'elle appelle « l'enfermement bionologique de l'existence » – la tendance à traiter toutes les entités comme si elles possédaient les qualités de la vie (Povinelli 2016 : 17).

D'autres chercheurs ont introduit des cadres similaires. Antweiler (2024), par exemple, propose la *géanthropologie* comme moyen d'étudier les processus géosphériques au sein des environnements sociaux locaux – un concept qui fait également écho aux études sur la durabilité et le développement (Brightman et Lewis 2017). Latour, dans sa conférence de 2014 à l'American Association of Anthropologists, a souligné que l'Anthropocène rouvre des préoccupations anthropologiques fondamentales : l'action humaine, le fossé physique-culturel et les conditions partagées de l'habitation planétaire. Il a également souligné l'urgence et les enjeux politiques de ces enquêtes, un point qui s'applique également au Capitalocène.

Le terme *Capitalocène* reste moins fréquemment utilisé dans le travail ethnographique, et il sert souvent de toile de fond conceptuelle plutôt que de point focal (Resnick 2021 ; Jegathesan 2021) ; il fournit une lentille essentielle pour repenser le monde et la place de l'anthropologie en son sein. Il interroge les relations entre humains, non-humains, objets et environnements et les temporalités qui les sous-tendent. Surtout, il met en évidence l'urgence politique de l'enquête anthropologique face à la crise planétaire.

Aujourd'hui, l'Anthropocène coexiste avec des formulations alternatives – *Capitalocène*, *Plantationocène*, *Chthulucène*, *Humansphere* –, chacune mettant l'accent sur différentes temporalités, agents et dimensions du changement planétaire (Haraway 2015 ; Ishikawa et Soda 2020). Pour Haraway, ces concepts servent d'outils de réflexion, chacun capturant des échelles et des vitesses de transformation distinctes qui ont un impact non seulement sur les humains, mais aussi sur toutes les espèces. La recherche contemporaine réengage ainsi le Capitalocène en le mettant en conversation avec ces « cènes » alternatifs. Cette pluralisation des perspectives appelle une anthropologie à la fois interdisciplinaire et réflexive qui, comme le souligne Latour, transcende le fossé entre les mondes naturel et social pour se confronter aux réalités enchevêtrées d'une planète en mutation.

Références

Antweiler, C., 2024, « Sobre el Antropoceno. Un terremoto conceptual que reclama una geoantropología », in P. Wolfesberger, O. Kaltmeier et A.-K. Volmer (dir.), *Los cuidados en y más allá del antropoceno: un recorrido interdisciplinario ante las crisis socioecológicas*, Buenos Aires et Guadalajara, CLACSO-CALAS : 57-92.

Arons, W., 2023, « We should be talking about the Capitalocene », *TDR - The Drama Review*, 67 (1) : 35-40, <https://doi.org/10.1017/S1054204322000697>

Brightman, M. et J. Lewis, 2017, *The Anthropology of Sustainability: Beyond Development and Progress*, New York, Palgrave Macmillan, Palgrave Studies in Anthropology of Sustainability.

Candau, J., 2018, « Anthropocène », *Anthropen*, <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.070>

Casanova, C. et J.L. Vera Cortés, 2022, « Antropologia multi-espécie: breves perspectivas teóricas do antropocentrismo à aceitação da subjetividade não humana », *Antropologia Portuguesa*, (39) : 27-43, https://doi.org/10.14195/2182-7982_39_2

Chakrabarty, D., 2017, « The politics of climate change is more than the politics of capitalism », *Theory, Culture & Society*, 34 (2-3) : 25-37, <https://doi.org/10.1177/0263276417690236>

Crutzen, P.J. et E.F. Stoermer, 2000, « The Anthropocene », *Global Change - Newsletter*, (41) : 17-18.

Haraway, D., 2020, *Vivre avec le trouble*. Vaulx-en-Velin, Éditions des mondes à faire.

—, 2015, « Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene : Making Kin », *Environmental Humanities*, 6 (1) : 159-165, <https://doi.org/10.1215/22011919-3615934>

Ishikawa, N. et R. Soda (dir.), 2020, *Anthropogenic Tropical Forests: Human-Nature Interfaces on the Plantation Frontier*, Singapore, Springer Singapore, Advances in Asian Human-Environmental Research, <https://doi.org/10.1007/978-981-13-7513-2>

Jegathesan, M., 2021, « Black feminist plots before the Plantationocene and anthropology's "regional closets" », *Feminist Anthropology*, 2 (1) : 78-93, <https://doi.org/10.1002/fea2.12037>

Kazic, D., 2022, *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête. Concevoir un monde sans production ni économie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.

———, 2017, « Anthropology at the time of the Anthropocene: a personal view of what is to be studied », in M. Brightman et J. Lewis (dir.), *The Anthropology of Sustainability: Beyond Development and Progress*, New York, Palgrave Macmillan, Palgrave Studies in Anthropology of Sustainability : 35-49.

———, 2014, <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/139-AAA-Washington.pdf>

———, 2010, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

McBrien, J., 2016, « Accumulating extinction: Planetary catastrophism in the Necrocene », in J.W. Moore (dir.), *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press et Kairos : 116-137.

Moore, J.W., 2017, « The Capitalocene, part I: On the nature and origins of our ecological crisis », *The Journal of Peasant Studies*, 44 (3) : 594-630, <https://doi.org/10.1080/03066150.2016.1235036>.

——— (dir.), 2016, « Introduction. Anthropocene or Capitalocene? Nature, history, and the crisis of capitalism », in *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press et Kairos : 1-13.

Povinelli, E.A., 2016, *Geontologies: A Requiem to Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, <https://doi.org/10.1515/9780822373810>

Resnick, E., 2021, « The limits of resilience: managing waste in the racialized Anthropocene », *American Anthropologist*, 123 (2) : 222-236, <https://doi.org/10.1111/aman.13542>

Rockwell, E., 1987, « Reflexiones sobre el proceso etnográfico (1982-1985) », Departamento de Investigaciones Educativas Centro de Investigación y de Estudios Avanzados del IPN.

Tsing, A.L., 2021, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton, Princeton University Press.

Ulloa, A. 2017, « Dinámicas ambientales y extractivas en el siglo XXI: ¿es la época del Antropoceno o del Capitaloceno en Latinoamérica? » *Desacatos. Revista de Ciencias Sociales*, (54) : 58-73, https://www.scielo.org.mx/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1607-050X2017000200058